



Soulèvement

Mars 2020

Medjo Essam · Laurence Germain
Gérard Grenier · Jean-Guillaume Lanuque
Dominique Theurz

reticule.fr

Réticule #5 : Soulèvement

Mars 2020

Table des Matières

L'éternité a déjà commencé

Jean-Guillaume Lanuque

Pleins gaz

Dominique Theurz

Son frère

Gérard Grenier

O-li-vier

Laurence Germain

La révolution des morts-vivants

Medjo Essam

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

Suivez-nous sur Facebook :
facebook.com/reticulenewsletter

Contactez-nous par mail :
reticulenewsletter@riseup.net

Soutenez-nous sur Tipeee : [fr.tipeee.com/reticule-
newsletter](https://fr.tipeee.com/reticule-newsletter)

© 2020 Réticule. Tous droits réservés.

L'éternité a déjà commencé...

Jean-Guillaume Lanuque

*« Ainsi chacun de nous a vécu, vit et vivra sans fin,
sous la forme de milliards d'alter ego. »*

26 mai 1871

Le plateau métallique rebondit sur les briques du mur, puis sur le sol pavé, créant une cacophonie que l'écho prolongea longuement. Il rejoignit les morceaux de l'assiette en porcelaine et les éclats de verre de la carafe d'eau l'ayant précédé.

— Les ordures ! Me maintenir en prison maintenant, à ce moment crucial ! Quand mes frères et sœurs parisiens font à nouveau résonner le tocsin de la révolution ! Le monde va s'illuminer sous l'éclat de leurs actions, tandis que moi je suis à l'ombre...

L'homme à la silhouette tendue, âgé de 65 ans, en faisait facilement dix de plus. Portant barbe et cheveux blancs, les traits de son visage étaient creusés, son corps longiligne. C'est comme si une partie de sa chair avait été consumée par la lutte, l'engagement de toute une vie. La matière vivante combustible d'idées incandescentes, celles du renversement de l'ordre

inique des choses, la domination des puissants sur le peuple, du Capital sur le travail. Pour l'heure, son domaine restreint à une pièce voûtée de 10 m², il refrénait à grand peine sa rage, arpentant avec énergie l'espace restant entre sa couchette et la table lui servant de bureau. Cessant brusquement ses allers-retours, il appuya ses mains contre ses tempes, fermant ses yeux d'un bleu acier.

— Je suis ici comme dans un tombeau. Immobile dans ce vaisseau pétrifié incapable de naviguer sur les flots, immobile dans un pays qui écrit l'histoire... L'apogée de mon existence, le sens de ma vie, tout m'est confisqué. Ma femme décédée, mon fils rangé sous la bannière d'une société barbare, et moi, tel Antée, séparé de la terre nourricière, celle des prolétaires soulevant Paris à la force de leurs poignets et de leurs outils. Si seulement j'avais pu leur transmettre de vive voix mes Instructions pour une prise d'armes...

Là où le vieux combattant se trompait, c'était sur le déroulement des événements. Noyé dans sa colère, son ressentiment, il s'imaginait encore quelques semaines en arrière. Et quelles semaines, de celles qui contiennent des siècles d'évolution et résonnent à travers les âges ! Mais en cette fin mai 1871, les derniers survivants de la Commune de Paris se cachaient ou entamaient leur fuite désespérée...

Enfermé dans cette ci-devant salle de discipline, il était aussi enfermé dans son crâne, tournant et retournant ses regrets, ceux d'une existence entière fixée vers l'affrontement final, réduite à néant face à un mur de pierres suintantes d'humidité. Piégé, incapable de participer à l'insurrection la plus formidable de tous les temps, que lui restait-il, sinon monter à l'assaut d'un ciel métaphorique ? Sur la table, placée juste sous l'étroite fenêtre à barreaux, des feuillets vierges n'attendaient que le frottement de la plume. L'encre, un moyen de panser les plaies à vif, de penser ces vies qui se plaignent ?

En un temps indéterminé, dans la constellation du Taureau

LUzzi se hissait le long du tronc, ses deux appendices latéraux se soudant instantanément, par le contact de l'humidité végétale et de son mucus, pour immédiatement reprendre son ascension. Ses cils vibratiles étaient dressés, sur ses deux membres, mais également sur son dos. Le danger approchait, il le savait. Sans se retourner, il pouvait imaginer les guirlandes de lumière nichées dans les frondaisons, celles de ses compagnons, avec qui il se sentait constamment en symbiose. Les iistyl, comme lui, mais aussi les pesants rutraudds, et tous les vvvuvvv aux aguets, nageant dans les cieux encore sombres. Il ne

restait que peu de temps avant que l'atmosphère ne se métamorphose. Les clartés intensifieraient l'humidité, rendant les contours encore plus opaques. LUzzi, par réflexe, ferma ses trois paupières superposées, tout en se plaçant sur la plateforme de défense qu'il convoitait. Pour l'instant, il y était seul. Il repoussa légèrement les empilements de cosses, laissant se dilater ses organes sensitifs jusqu'à ce qu'ils s'emboitent dans l'ouverture laissée au cœur de l'enchevêtrement de lianes soudées avec application.

Ses sens baignés dans l'humidité permanente, et les explosions d'odeurs qu'elle favorisait, il se concentra suffisamment pour percevoir quelques signaux : le pollen voyageur des corolles luminescentes, le parfum âcre rejeté par les arthropodes tissant leurs architectures cylindriques à l'abri des feuilles siamoises du Béluse, et même... sa propre peur, oui, sucrée et épaisse. Espérant trouver un réconfort dans le passé, il laissa dériver ses pensées et ses souvenirs. Vers cette maladie des colosses végétaux, se propageant par leurs radicules, qui avait poussé les habitants de cette partie de la forêt-monde à ignoble sacrifice, démembrer plusieurs des êtres porteurs du ciel. Et pourtant, isolés de l'harmonie globale, ils avaient découvert une autre forme de solidarité : non pas la stricte séparation et la hiérarchie sacrée, mais une égalité où personne ne se trouvait lésé. Liébelle, avec ses décoctions micellaires, avait contribué

à souder ce nouvel équilibre, en évoquant ces visions d'un autre temps, un temps heureux, joyeux, où la forêt-monde n'était pas soumise à la Loi unique. LUzzi replongea brutalement dans la réalité. Des bruits sourds et des tremblements agitant la mousse limoneuse ne pouvaient tromper : la guerre avait commencé.

29 mai 1871

Le prisonnier respirait enfin l'air libre, sentait sur sa peau le souffle du vent. Après une semaine d'enfermement, et privé de toute correspondance, il avait été autorisé à profiter d'une demi-heure de promenade. Oh, peu de chose, en réalité. Une simple extension de sa cellule : il pouvait ainsi se mouvoir dans un périmètre d'une cinquantaine de m², correspondant à la moitié de la cour intérieure du Fort du Taureau. De quoi faire de plus longs allers et retours. Mais toujours sous la surveillance de quatre geôliers, marquant les quatre points cardinaux de son univers ; deux soldats armés de fusils chassepot, un gendarme et un inconnu en civil. Quant à l'air libre, il n'était que relatif : le ciel offrait certes une bande plus large, mais contrainte entre les murailles ; englouti au fond d'une fosse commune, juste avant que les fossoyeurs ne recrachent les monceaux de terre brune et fraîche... L'impression d'être un cancrelat jeté au fond d'un bocal, aussi insignifiant, aussi fragile, aussi impuissant. Un élément

de ce paysage restreint suscitait son intérêt, le fanal placé au nord du bâtiment, en surplomb de la guérite. Pour l'heure éteint, comme lui, en sommeil, il éclairait de sa lumière fine mais tranchante ces cieux obscurs au-dessus des flots, une fois la nuit tombée. Son faisceau, d'un rouge proche du rubis, ne disparaissait jamais, fendait les ténèbres sans se décourager, sans jamais savoir s'il servirait un jour à sauver un navire du naufrage, à préserver des vies, à leur indiquer la direction à suivre.

Il se sentait étonnamment bien, l'esprit plus clair que jamais. Le navire militaire dépêché pour sa surveillance tournant autour de l'îlot, la lune et les étoiles gravitant autour de lui... dans sa cellule, la première d'un développement organique à venir, il était le centre de l'univers ! Ses pensées, qui elles aussi ne cessaient jamais, même en plein sommeil, de se bousculer sous son crâne, n'étaient-elles pas capables, à l'instar des atomes de lumière, de traverser la couche osseuse de son armure cérébrale ? Comme la lumière, ses idées, réduites à des corpuscules fondamentaux, ne pouvaient-elles pas s'enfuir, faire fi de la gravité, entamer une transhumance sans retour vers les profondeurs du cosmos ? Fuser à travers l'éther, et pénétrer, un jour, au cœur d'autres intelligences, fusionner avec elles, les enrichir, les démultiplier même ? Sa propre intelligence de rebelle, ne pouvait-

elle pas être née d'une de ces conflagrations microcosmiques et inconnues, invisibles, d'un partage et d'une communion inconsciente avec d'autres formes de vie, d'autres consciences pullulant dans l'univers ? Il n'y avait là, sans doute, que des divagations bien peu scientifiques, s'appuyant sur des intuitions et non des preuves expérimentales. Mais les plus grandes découvertes n'étaient-elles pas souvent le fruit d'une intuition première, invitant à approfondir un sujet, une piste, un champ d'expérience ? Imaginer de telles possibilités avait en tous les cas une conséquence bien concrète : faire naître une chaleur nouvelle dans les profondeurs de son tronc, lui redonner de l'énergie vitale, de l'espoir surtout, ce carburant nécessaire à la survie des révolutions...

Loin dans l'avenir, dans une galaxie inconnue

La planète orbitait autour d'une étoile rouge dont la surface était parcourue d'explosions solaires particulièrement fréquentes. Elle était jadis située dans la zone d'habitabilité du système stellaire, mais l'avait désormais quitté. De loin, elle ne se distinguait guère de la noirceur du vide. Mais si l'on s'en rapprochait, avec les bons appareils de détection, une atmosphère pouvait être perçue. Ténue, certes, et presque soudée à la surface rocheuse. Par endroits, quelques restes de végétation s'accrochaient, mais toute vie intelligente

semblait avoir déserté les lieux. Pourtant, un survol prolongé permettait de distinguer de larges crevasses, la distance entre les deux falaises antagonistes montant jusqu'à la dizaine de kilomètres. Ce mot, comme tous les autres que nous utilisons, n'aurait évidemment pas été compris des habitants. Car ils sont toujours là, accrochés avec la rage du désespoir aux parois souterraines : des bulles reliées les unes aux autres par de fines galeries translucides, sources d'une luminosité verdâtre et grisâtre faisant pâle figure à côté du brasier occupant une bonne partie du ciel. L'apparente immobilité de ces oasis sous verre fut brusquement rompue par un phénomène étrange. Certaines bulles se détachaient, flottant sans un bruit et montant vers l'espace, si proche. Une à une, elles entraient en contact, fusionnaient partiellement, pour dessiner une arborescence d'apparence fragile, œuvre d'art à l'échelle cosmique. Au sommet de la bulle supérieure, une silhouette humanoïde était debout, les mains jointes dans le dos. Sa chevelure longue était d'un blanc qui irradiait de brillance devant la géante rouge. Autour de lui, plusieurs individus étaient penchés sur des appareils, destinés à piloter le conglomerat de cellules ainsi assemblées. Un des derniers organismes complexes, pensait l'homme. Ultime capitaine d'une lignée milliardaire, il se tourna vers ses équipiers afin de leur communiquer une série d'instructions. Son visage,

buriné et balaféré sur le côté gauche, attirait surtout le regard par ses yeux d'un bleu céruléen et sa barbe blanche soigneusement peignée.

— Voilà. Nous y sommes.

Sa voix était grave, ses basses faisant résonner quelque chose en chaque personne à son écoute.

— Je pensais que d'autres nous suivraient, capitaine.

— Ce sont les minorités qui tracent l'histoire, mon ami. Nos compatriotes préfèrent vivre dans l'illusion, revivre encore et encore les âges d'or d'autrefois, des moments qui n'ont en réalité jamais existé. Souviens-toi des images diffusées sur tous les écrans de mon dernier entretien avec le polygone des hexégores : le crâne recouvert de la calotte synthétique, ils ne dispensaient qu'une caricature d'échange. Nous ne pouvions pas nous comprendre. Eux, se complaisant dans une fatalité anesthésiante. Nous, insurgés contre le destin. Y a-t-il plus belle façon de vivre que de pouvoir choisir sa mort, Lucas ? Mieux vaut s'embraser parmi les astres que s'endormir dans la torpeur de l'entropie...

Le vaisseau coagulaire s'éloignait déjà du système, s'enfonçant dans un univers ayant débuté sa prodigieuse agonie, à la rencontre du jour du néant.

31 mai 1871

Pour réussir à voir le monde par la mince ouverture de l'unique fenêtre, il était contraint de se hisser sur la

table, branlante, au risque de se briser un membre. C'est ainsi qu'après plusieurs tentatives, il était parvenu à identifier un emplacement bien précis de la pièce où il recevait avec la plus grande force, la plus grande netteté, le souffle de la vie, ce vent qui lui apportait l'odeur de la mer, de la vase et, derrière, celle de cette Bretagne encore en grande partie épargnée par l'industrialisation et ses sombres panaches à l'odeur tenace ; rapace. Concentré, en tailleur sur le sol froid, il pouvait même entendre les cris de douleur de ses camarades, ses frères et sœurs de malheur, chuchotés par la brise, respiration hachée de la planète, expression de sa mémoire organique.

Cécile, jeune couturière ayant réussi à se défaire des chaînes d'un mariage malheureux et d'un époux violent, s'épanouissant dans les réunions de femmes, rêvant d'égalité entre les sexes / ramassant un fusil tombé des mains d'un des derniers défenseurs de la Commune, fusillée par la troupe sans même avoir réussi à blesser un de ses bourreaux / FURIE HYSTÉRIQUE !!

Jules, ouvrier mobilisé revenu du désastre de 70, le côté droit du visage ravagé par l'explosion d'un obus, devenu avec ses camarades son propre patron dans une fabrique de pièces métalliques pour les chemins de fer / trainé dans la rue alors qu'il continuait vaille que vaille à travailler, percé de multiples coups de baïonnettes par ses propres frères d'armes / TRAÎTRE ANARCHISTE !!

Emile, garçon des rues, détrousseur et fugueur de l'orphelinat, emporté par la fête permanente, la joie de vivre de la Commune, monté sur la colonne Vendôme pour y fixer une des cordes présidant à sa chute, devenu assistant du peintre Courbet / caché dans un de ces taudis qu'il connaissait par cœur, avec lequel il ne fit plus qu'un par la grâce d'un bombardement versaillais / ENGEANCE DIABOLIQUE !!

Simon, manouvrier ayant trouvé refuge à Paris, où il découvrit l'amour de sa vie et de son prochain, engagé dans la Garde nationale et dans l'auto-administration de la ville / coincé derrière une des ultimes barricades, les yeux débordant d'humidité, et retournant son arme contre lui lorsqu'il apprit que sa Julie avait été violée et assassinée par les vainqueurs / ALIÉNÉ SOCIAL !!

Gregory, noble russe en rupture de ban, habité par les idées de révolution et de socialisme, qui a mis ses connaissances stratégiques et combattantes au service de la Commune, luttant toujours au premier rang des défenseurs du seul territoire de la planète vraiment libre / pulvérisé par plusieurs tirs de canon sur sa barricade, le bandeau factice placé devant son œil gauche retombant lentement dans la poussière / POURRITURE D'ÉTRANGER !!

L'univers réclamait-il une quantité précise de morts, de sacrifiés, une masse critique nécessaire pour faire enfin basculer le sort du monde ?

En un temps indéterminé, dans la constellation du Taureau

Suspendu en l'air, comme plusieurs de ses camarades de lutte, totalement immobilisé dans les rets des gulsinnnes, LUzzi était toujours frappé de stupeur. Leur rêve avait été réduit en cendres. Comment aurait-il pu imaginer que les Neuf Anciens iraient jusque-là ? Envoyer les rataupes fouailler le sol jusqu'à le rendre si instable que les colosses végétaux, en parfaite santé ceux-là, plieraient, condamnant les cellules de vie égrenées dans leurs branches ? Noyer la voûte brumeuse de cortèges de vvvvvvvv, chacun laissant choir des sphères collantes qui déclenchaient un incendie au moindre contact du vivant ? Et pourtant, quelle splendide résistance que la leur, tous, iistyl, zulrr, rutraudds, artropodes, céladaires, et même les fragiles crolles, unis jusque dans l'offrande de leur substance vitale... LUzzi se sentait mourir plusieurs fois en revoyant les images de ces combats acharnés mais tellement déséquilibrés, dans un micromonde partant en fumée ; les bombardements des couvées de céladaires, dont le développement fœtal nécessitait tant de cycles et tant de soins, autant de promesses de vie sacrifiées, voilà qui avait tué en lui tout espoir.

2 juin 1871

A quatre pattes, le nez contre la muraille aux pierres jointes, le prisonnier était immobile. Sous ses yeux attentifs, deux fourmis communiquaient en se frottant les antennes. Par quel miracle étaient-elles parvenues en ces lieux désolés ? Une fourmilière se nichait-elle sous l'apparente rigidité de la forteresse ? Toute une communauté autonome, s'agitant, surveillant ses naissances, recyclant les déchets organiques, nourrissant par ses cadavres les profondeurs de la terre en humus... Indifférente à la supériorité affichée de l'homme. Tirant à lui la couverture placée sur sa couchette, il l'épala sur le sol froid, afin de pouvoir s'allonger dessus et continuer à observer le manège des insectes. Elles n'étaient pas si différentes de nous, ces fourmis. Commandées par leurs instincts, répétant encore et encore les mêmes cycles de vie. Combien de ses semblables avançaient dans la vie sans se poser de questions, poussés par la pesanteur, la force de l'habitude, considérant le système de domination en place comme naturel, aussi naturel que le lever et le coucher du soleil ? Avait-on jamais évoqué des fourmis cherchant à mettre bas l'organisation sociale méticuleuse de leur microcosme ?

C'est bien là que notre conscience se distinguait. Oui, l'univers ne pouvait compter que sur nous autres, chétives vies intelligentes, éclairées en trop peu de ses individualités, pour tenter de renverser le cours des

choses, s'insurger contre le fatalisme, quand bien même les forces contre lesquelles on se heurte apparaissent indestructibles. L'insurrection, coût de l'espèce. Rien n'est éternel, pour peu que la force soit répétée, constante... Il songea à ce qu'un des frères Reclus lui avait dit un jour, ces minuscules agressions, dérisoires, gouttes d'eau dont la multiplication érodait les roches les plus résistantes. Subitement, il se redressa, entendant craquer au passage ses articulations usées, elles aussi. Non, non, cette comparaison était bien médiocre. Des météores, des corps célestes se heurtant à des astres démesurés en mouvement, bien plus faibles en apparence, mais capables de changer la destinée cosmique. Des pluies de météores ! Il se sentait comète, minuscule flamme traversant un infini glacé, s'abîmant sur une planète pour renverser son évolution, lui donner vie, peut-être ?

En un temps indéterminé, dans la constellation du Taureau

LUzzi était recroquevillé contre la pierre, ses appendices pompant les ultimes gouttes d'eau de la petite flaque. Toutes ses paupières closes, il savait qu'il ne lui restait que peu de temps à patienter avant le soulagement relatif de la nuit. Le châtement imposé par les Neuf Anciens était marqué, à l'instar de toute leur attitude, par l'hypocrisie. Condamné à l'exil à vie ! Un

exil équivalant à la mort. Et c'est sous l'ombre des ailes d'un vvvvvv, attaché contre les couches de mousse humide enrobant pour l'occasion le corps de la créature, qu'il avait fait le voyage jusqu'au cœur des terres hostiles, maudites entre toutes. Comme tant d'autre, un être à l'intelligence en berne, ayant participé à l'exécution de ses semblables, l'esprit empli des discours lénifiants des puissants. Il était sans doute plus à plaindre que lui, incapable de regarder le réel dans toute son authenticité. On leur apprenait dès le plus jeune âge : hors de la ceinture verte, point de salut ! Hors des règles fixées par les Neuf Anciens, point de vertu ! Là comme pour tout, le mensonge dominait. LUzzi était désormais convaincu que les légendes étaient sans doute vraies. Elles évoquaient des voyageurs partis dans d'improbables véhicules, remplis d'eau et couverts de végétation, errant pendant de nombreux cycles à travers les plaines minérales, jusqu'à la découverte de répliques en miniature de la ceinture...

Et que dire du mythe du monde situé de l'autre côté du monde, auquel des terriers opportunément bouchés sur ordre des Anciens pourraient conduire, un monde où le sol laisserait place à l'eau, le végétal glissant simplement dessus ? Se desséchant au fil de ses pensées, LUzzi ne regrettait pas le dernier acte de résistance commis dans ce chaos de roches. Sur une pierre plate, protégée des flots de lumière une grande

partie de la période diurne, il avait tracé des nervures à l'aide de son suc vital, la peau squameuse percée sur un écueil en pointe. Ses instructions pour une prochaine prise d'armes, toutes les leçons de leur soulèvement vaincu, que de prochains révoltés, de nouveaux rebelles, découvriraient peut-être... Des conseils tactiques et stratégiques, laconiques certes, mais qu'il espérait compréhensibles par le plus grand nombre. A présent, il pouvait disparaître, une partie de son héritage lui survivrait, à défaut d'avoir pu distribuer sa semence. Enfin, il pouvait ouvrir pour la dernière fois ses trois paupières. Dans cet instant fugace entre l'écrasante fournaise diurne et le froid nocturne si mordant, il allait se délecter à l'infini du spectacle aérien, celui de ces innombrables étincelles brillantes, de couleur et d'intensité variable, certaines traçant un bref sillon intense. Dire que dans la Ceinture, baignée en permanence de brumes épaisses et couvertes des frondaisons sans limites de la forêt-monde, jamais ce spectacle ne leur avait été dévoilé !

4 juin 1871

Méthodiquement, il déchirait page après page du livre, les voyant s'embraser au contact des flammes du brasero qu'on avait finalement accepté de lui installer. Bien que l'été soit désormais de rigueur, sa cellule semblait disposer d'un véritable microclimat, une forme

de glaciation entrant en résonance avec sa propre immobilité de combattant. Appréciant l'ironie de voir livrés aux flammes les quelques ouvrages qu'on lui avait fournis signés de ces socialistes de salon qu'il exécrait tant, le prisonnier regardait, fasciné, les étincelles se hissant pour quelque temps vers les hauteurs. Il y avait là une beauté sans égale, ces pulsations rougeâtres sur le fond noir de la nuit tombante concentrant les regards. Non pas une, mais plusieurs, et qui n'avaient de cesse de se répéter, de se renouveler. Singeant les étoiles qui, elles aussi, étaient condamnés à briller, avant de s'épanouir en une dernière explosion de vie. Pour que le cycle reprenne, encore et encore. Identique, mais jamais tout à fait semblable. Pour que de ses séjours successifs entre quatre murs, des leçons soient tirées, une expérience utile pour les nouvelles générations, un moyen de libérer ses frères et sœurs humains de toutes les barrières. Il sentit une chaleur rayonner dans son corps, amenée de l'intérieur, et non de l'extérieur, de ce pitoyable foyer : il allait écrire sur l'astronomie, faire le lien entre le cosmos et le sort des pitoyables organismes terrestres. Tant de mondes s'agitaient en lui ! En même temps, d'autres exécuteraient semblable travail d'écriture, accumulant les lettres, les mots, les phrases, rubans d'encre sous toutes leurs formes en nombre infini, suffisants à quadriller tout l'univers, à le tenir enfin à sa merci, peut-être ? Un franc sourire rida

le visage d'Auguste Blanqui. Il le savait, plus jamais il ne serait seul.

« L'univers se répète sans fin et piaffe sur place. L'éternité joue imperturbablement dans l'infini les mêmes représentations. »,

Auguste Blanqui, *L'Éternité par les astres*

Auguste Blanqui (1805-1881), surnommé « l'enfermé » pour avoir passé une grande partie de sa vie en prison, y fut cadencé dès le début de la Commune de Paris. La suite de sa détention, à compter de la Semaine sanglante, se fit dans le Fort du Taureau, situé dans la baie de Morlaix. C'est là qu'il écrit L'Éternité par les astres, un essai astronomique et métaphysique où il imaginait, comme d'autres penseurs à la même époque, une forme d'éternel retour...

FIN

Jean-Guillaume Lanuque

Jean-Guillaume Lanuque est enseignant dans le secondaire, chercheur membre du collectif Dissidences spécialisé dans les mouvements révolutionnaires, et passionné de science-fiction ; il chronique romans (et musique !) dans la revue Galaxies SF, propose des articles d'analyse ou des communications à divers

colloques, coordonne la série d'anthologies "Dimension Merveilleux scientifique" (Rivière blanche) dédiée à la science-fiction originelle... et écrit de la fiction, donc.

<https://dissidences.hypotheses.org/>

Pleins gaz

Dominique Theurz

Ce jeudi 12, place du Mistral, mon terrifiant reflet dans la vitrine du magasin de chaussures déclencha les hostilités.

L'outrage au sculptage capillaire devait cesser. Imaginer un passant voler mon portrait à cet instant me glaçait. J'envoyais donc sur les réseaux sociaux la photo de l'échevelé pestant à quatre mètres de moi. Et dire qu'il me pensait assez stupide pour prendre un selfie !

En quelques heures, l'appel à manifester contre le vent enrôla des milliers de blonds, noirs, roux, bruns et même des chauves solidaires. Rendez-vous fut arrêté pour défilé le lendemain dans toutes les villes du littoral.

Outrés par cette révolte décidée à renverser leur règne millénaire, les vents organisèrent un rassemblement à l'intérieur des terres. Les Caps Pertusato, Béar, de Hève et de la Hague pleuraient, girouettes à l'arrêt. Orange, Toulon, Porquerolles, Perpignan, Ouessant et Belle-île-en-mer stagnaient au degré zéro de l'échelle de Beaufort.

Les têtes frondeuses avaient sous-estimé l'adversaire. Incessant voyageur et bien qu'attaché à

certains favoris, le vent n'avait promis fidélité à aucune cité, aucun bled. Désertier l'ensemble du rivage ne le chagrinait guère. Les *Tifs en colère* invitèrent le soleil et en bord de mer paradèrent, fiers de leur coiffure maîtrisée.

Une victoire modeste aurait clôturé l'affaire. A contrario, cette débauche de supériorité appela l'affrontement. Les vents rejoignirent les côtes, acceptant à contrecœur cette mise en scène d'un rapport de force vieux comme la fabrication de miroirs et dont tous connaissaient l'issue. Gonflant.

Première bourrasque.

Ma crinière auburn envahit les deux tiers de mon visage. Ma co-marcheuse de droite, coupe ultra courte, se précipita choucou en avant. Elle batailla pour rassembler mes mèches avant de les emprisonner dans l'élastique. Certaines, éprises de liberté et vendues aux mouvements d'air, se dégagèrent avec dextérité.

L'accroche-cœur d'une manifestante rageuse débarrassa sa tempe. De ses doigts boudinés, elle repositionna la boucle, plia majeur et index pour appuyer le talon de sa main avant d'aplatir la paume. Elle avait pourtant payé un bras son gel coiffant fixation extrême.

La houppe déstructurée de Jules, co-fondateur des *Tifs en colère*, souffrit comme jamais. Toutes

désorganisations capillaires ne se valent pas. Il ne cessait de le clamer. La sienne nécessitait de squatter la salle de bain trente minutes chaque matin.

Deuxième bourrasque.

Elle dénatta en série. Rires et larmes furent refrénés.

Quinze bourrasques plus tard, notre groupement échoua dans un entrepôt désaffecté parfait pour la tenue d'une assemblée générale. À main levée nous votâmes pour la poursuite du mouvement. Notre marotte : brider le vent quoi qu'il en coûtât. Gagner signifiait économiser nombre de tubes de gel, de bouteilles d'eau coiffante, de pots de cire, d'aérosols de laque a minima durant la prochaine décennie. Une noix ou une seule pression suffirait à styler pour la journée. La thésaurisation servirait aux colorations.

Pourquoi le vent ne balaya-t-il pas tous ses mous du bulbe dont je fus? Personne ne le sut. Il feignit de résister deux semaines durant puis se coucha pour ne plus se lever.

L'été suivant, de fortes chaleurs s'abattirent sur le pays.

La transpiration collait anarchiquement les cheveux à la peau. Les douches à répétition occasionnaient l'explosion du budget produits coiffants. La loi de l'offre

et de la demande aidant, des augmentations indécentes furent pratiquées.

Les *Tifs en colère* regrettaient l'immobilisme des bises, brise, noroît et autre tramontane. En situation de crise, point de rancœur admise ! Les vents devaient rappliquer ! Ils s'en fichaient. Nous nous fîmes des cheveux blancs, nous les arrachâmes, les coupâmes en quatre sans pour autant retrouver le droit de respirer convenablement. Les climatisations tombèrent en panne les unes après les autres, les ventilateurs brassaient le même air chaud et vicié.

Pourquoi donc le gouvernement n'envoyait-il pas l'armée pour rapatrier les vents par contrainte ? Le porte-parole répondit que les forces attendues étaient, au choix, apatrides ou multinationales. D'où l'urgence de faire voter une loi internationale, pardi.

Manifester de jour aurait rudoyé les organismes à outrance. Nous décidâmes donc d'œuvrer de nuit. Tags et affiches appelant à légiférer sur le droit à l'aération, l'assainissement et le rafraîchissement de tout espace de vie couvrirent jusqu'au moindre centimètre carré de tous les bâtiments publics. L'état déploya ses policiers et des agents en blouse blanche armés de sarbacanes et de seringues hypodermiques. Nous ronflions bruyamment, par centaines, affalés sur les trottoirs, le bitume ou les

plages. Comme autant d'instruments à vent, nous invoquions son retour.

Au seizième matin de ce déroulé, les doigts maculés de colle et les paupières ankylosées, je décollais et atterris contre le tronc d'un robuste platane. De peur, tous les poils de mon être, cheveux compris, se dressèrent. Vite un selfie pour pouvoir prouver plus tard le préjudice. Du regard, je balayais les alentours à la recherche du costaud. Il se planquait. Le malotru siffla une fraction de seconde avant de me soulever à nouveau et de m'imposer d'enfourcher une branche de l'arbre. Je m'y agrippais comme à un radeau et soufflais en discontinu sur mes cheveux qui m'aveuglaient. Deux sifflements brefs et rapprochés me firent craindre le pire. Tremblant je lâchais prise et basculais. La face ensanglantée et les tifs méchés à l'hémoglobine, je pensais la sanction suffisante. Que nenni! Je finis scotcher contre la façade de la mairie. Les pieds touchant le sol, je décidais de garder la position afin de ne pas risquer pire.

La première adjointe embaucha à 8 heures. Elle m'informa du retour officiel des vents.

Dès le lendemain, le visage barré de sparadraps, je sommais la communauté de marcher pour réclamer l'encadrement de la violence des dits vents.

Jules, co-fondateur des *Tifs en colère*, me supplia de le rejoindre à son domicile. Claudiquant, j'en foulais le seuil dans l'heure. En guise de bonjour, point de check, mais un ébouriffage de haute volée et une mise en garde :

— Si tu bouges pour esquiver la tondeuse, j'te bute.

Grands stratèges, les vents avaient gagné, y compris la gratitude des révoltés d'hier. Pourtant, ils échouèrent à m'endormir. Prêt à reconnaître mes erreurs et mes excès, je carburais désormais à la lucidité.

Quasi plus de moulins, peu de voilures, moins de haies, plus de cheveux longs : frustration maximale. Les éoliennes ne pouvaient assurer à elles seules l'ensemble des distractions des foehns, sirocco, cers et compagnie. Elles ne le peuvent toujours pas...

Un vent de révolte gagne les vents...

Refroidir leurs ardeurs en promettant le couvre-chef obligatoire...

J'ai eu chaud. Je m'évente, me vante... et cours vendre mon âme à conso.

La tornade n'a daigné recracher que la jante arrière gauche de mon auto.

FIN

Dominique Theurz

<https://fr-fr.facebook.com/DominiqueTheurzAuteur/>

Son frère

Gérard Grenier

À chaque fois que Rudy montait dans sa voiture, vieille guimbarde qui a chaque démarrage, menaçait de rendre l'âme, il se regardait dans le rétroviseur et voyait son frère, à la moue ironique, au rire moqueur. Le frangin, à la tête d'une concession automobile florissante, spécialiste des voitures de luxe, vice-président du MEDEF du département, engrangeait tous les succès. Le beau gosse, après avoir flirté avec toutes les belles filles du canton, s'était marié avec une ancienne Miss régionale, née dans une famille aisée selon les critères de la région. De cette union, il avait eu de beaux enfants. Rudy haïssait son frère, le fils préféré de sa mère.

Rudy vivait avec sa femme, dans une maison sans étage, aux murs décrépis, aux fenêtres qui ne protègent pas du froid de l'hiver. Une grande cour en partie gravillonnée, abritait une petite grange et une étable où rumaient trois vaches quand elles n'étaient pas dans le pré. Quelques poules picoraient en liberté devant la maison, sous les regards blasés d'un chien et d'un chat qui se prélassaient sur le perron de la porte quand le soleil daignait darder ses rayons.

Rudy n'était pas propriétaire de cette petite ferme, il la louait à son frère légèrement moins cher que le prix du marché. Il rageait de dépendre autant de son frère.

Trois nuits par semaine, il embauchait dans un abattoir, pataugeant dans le sang des bêtes, casque sur la tête pour ne pas entendre les hurlements des animaux, cris prémonitoires de ces êtres vivants, conscients du prochain coup fatal. Ces cris d'agonie, il les ramenait chez lui. Comme un symptôme d'acouphènes, ses oreilles bourdonnaient, des images hallucinatoires venaient le harceler, perturbant les quelques heures de sommeil qu'il s'octroyait après sa nuit d'enfer. Il n'en parlait à personne, surtout pas à sa mère qui le traiterait de pleurnichard. Il entendait déjà clairement sa réponse.

— Toujours en train de te plaindre, tu as été élevé ni plus ni moins bien que ton frère et regarde ce qu'il est devenu. Arrête de jouer les chochottes. Je ne t'ai jamais vu flancher devant une belle entrecôte.

Une nuit à l'abattoir, il rencontra le regard d'une vache et il pourrait le jurer, il vit une larme couler doucement de son œil globuleux. Il voulut en parler à sa femme mais il n'en fit rien. Son épouse, être taiseux, l'aurait regardé avec effroi, le prenant pour un fou. Il préféra aller se coucher après avoir pris un café. Que cette maison était triste sans enfant. Encore une réplique sanglante de sa mère :

– Ta femme n'est même pas foutue de me faire un petit fils. Ton frère est resté abonné à deux petites filles mais grâce à Dieu, elles sont belles et intelligentes.

Depuis cette embauche à l'abattoir local, son frère le surnommait « Animal Killer » et lui interdisait de se promener dans sa concession. Il ferait fuir les clients car il sentait la mort... Et la bouse ! Ajoutait-il en ricanant. Rudy avait besoin de ce boulot. La petite exploitation ne suffisait pas à nourrir le couple et sa femme pouvait s'en charger seule.

Dans ces moments de grande solitude, Rudy rageait, le cri des animaux s'amplifiait et sa femme était la seule qui parvenait à le calmer, le rassurer, lui racontant que la nuit dernière, tandis qu'il achevait des bêtes, elle assistait à la naissance d'un veau. La petite bête a regardé le monde, hésité, puis a chancelé en se levant sur ses pattes graciles. La vie, la mort, Rudy, c'est ainsi.

Rudy n'avait que ce frère, plus jeune de trois ans. Leur mère aurait voulu une fille et fit tout pour que ce petit frère soit le plus efféminé possible, portant des cheveux longs, revêtant des tee-shirts longs qui pouvaient passer pour une robe. Pour Rudy, ce fut une vraie catastrophe, sa mère le délaissait complètement, le laissant avec un père complètement dépassé, mais très doux avec son aîné. Un père largement dominé par sa femme, une ambitieuse, envieuse de la façon de vivre de la bourgeoisie locale.

Un père qui décevait beaucoup sa femme, se contentant d'un boulot de simple ouvrier à la scierie locale, qui entendait très souvent les doléances de sa femme.

— T'as laissé passer la place de contremaître, une occasion que tu ne retrouveras plus. T'es vraiment un pauvre type.

Le pauvre type disparut un matin, envolé. Les recherches s'arrêtèrent rapidement. Difficile d'enquêter sur un homme qui voulait sans doute respirer un air meilleur dans d'autres contrées plus favorables. Sa femme releva la tête, prit plusieurs petits boulots et resta seule avec ses deux enfants. Quand elle passait dans le bourg, elle ne baissait pas les yeux devant les quelques regards inquisiteurs. Si cette femme n'était pas très aimée, elle forçait le respect. Elle n'avait que des yeux pour son petit dernier et prit évidemment Rudy comme bouc émissaire, le vrai portrait de son père.

Le petit dernier, mignon, vif d'esprit subit très vite, dès son arrivée au cours primaire, les moqueries de petits camarades, des harcèlements, à cause de son apparence féminine. Sa mère dut avec beaucoup de tristesse, se résoudre à couper ses cheveux, et l'habiller à la mode garçons.

Rudy avait du mal à suivre à l'école primaire, souffrant sans doute de dyslexie non diagnostiquée. Sa

mère avait décidé que son fils était tout simplement con. Cette femme froide ne se demandait même pas si son Rudy souffrait du départ d'un père qui, quelquefois, bravant les ordres de sa mégère, l'emmenait avec lui, en forêt. Avec lui, Rudy apprenait le nom des arbres.

Bref, Rudy sortit de l'école très vite, en sachant lire et écrire mais sans aucun diplôme, son frère obtint un BTS en mécanique, une passion qu'il développa très jeune.

Dans le pays, tout le monde savait aussi, que le petit dernier, chouchou de sa mère, avait pu réaliser son rêve d'avoir le plus grand garage automobile, concessionnaire des plus grandes marques étrangères de luxe, grâce à l'argent de sa belle famille.

Avant d'exploiter la petite ferme avec sa femme, Rudy fut un homme à tout faire pendant quelques années. On disait aussi que sa mère avait un peu forcé le petit dernier à acheter cette ferme pour la louer à Rudy. Ce n'était pas par grandeur d'âme, cette femme acariâtre avait honte de voir son fils, traînant aussi bas dans l'échelle sociale.

Aujourd'hui à dix-huit heures, Rudy monte dans sa voiture pour rejoindre l'abattoir, situé à une quinzaine de kilomètres de son domicile. Il chasse l'image de son frère qui s'obstine à occuper le rétroviseur. Après plusieurs tentatives de démarrage, la vieille carcasse se décide à démarrer. Rudy se souvient qu'il doit appeler

un des mécaniciens du Grand Garage, fierté de sa mère. Ce jeune mécano, Rudy le fait venir à la ferme pour rafistoler une énième fois le moteur asthmatique de la voiture. C'est un arrangement entre eux, leur petit secret et pour Rudy, c'est une humiliation de moins.

Il l'avoue, il s'est pointé quelquefois au garage, il a attendu que le seigneur des lieux veuille bien lui prêter attention. La conclusion était évidente.

— Autre chose à faire que de m'occuper de ta bagnole pourrie. J'ai quelques bonnes occasions, bon c'est vrai qu'elles sont quand même un peu chères ! T'en prêter une, tu rêves ! Tu peux comprendre quand même qu'elles sont réservées à mes meilleurs clients.

Dans ces moments pénibles, Rudy a ravalé sa colère, son envie de l'épater, de le bourrer de coups de poings, de lui refaire sa petite gueule d'ange. Il est reparti, fou de rage et même sa voiture a semblé le défendre car elle a démarré tout de suite.

Rudy, le casque sur la tête, a travaillé sept heures durant en changeant de poste. Il a ainsi tué, coupé des pattes avec sa feuille de boucher à la lame si acérée qu'elle vous couperait le doigt à la moindre inattention. Il a éviscéré, drainé le sang ruisselant jusqu'aux rigoles. Cette nuit, Rudy a travaillé sans trop penser, il n'a pas regardé si une autre vache avait l'œil mouillant de terreur. Il n'a pas vu le temps passer.

Quatre heures du matin. Rudy débauche. Quelques poignées de main et le voilà devant sa voiture. Il tient à la main une feuille de boucher que le contremaître de l'abattoir a bien voulu lui prêter. Rudy a promis à sa femme de tuer un mouton et ainsi remplir le congélateur de bons morceaux d'une viande délicieuse. Il monte dans sa voiture, pose sa feuille sur le siège passager. Cette nuit est particulièrement froide et le moteur de la vieille carcasse ne veut même pas tousser. Dans le rétroviseur, son frère ricane. Malgré plusieurs tentatives, la voiture reste muette. Rudy sort. Autour de lui, plus personne. Les quinze employés de l'abattoir se sont volatilisés en quelques minutes, pressés pour la plupart, de retrouver un foyer chaleureux. Rudy rentre dans sa voiture et peste contre cette satanée bagnole. Il ne possède pas de portable. Son frère dit souvent de lui qu'il est le dernier des Neandertal. Le cri des bêtes s'invite de nouveau dans ses oreilles douloureuses. En contrebas de la route, coule une rivière. Si Rudy la suit pendant dix kilomètres, il arrivera au pied d'une colline abritant sur son sommet, une superbe demeure, la maison de son frère. Les gens d'ici l'appellent « le château ». Rudy va encore une fois de plus mettre sa fierté de côté et supplier son frère d'envoyer une dépanneuse chercher sa vieille carcasse. Il fait très froid mais Rudy ne le sent pas, il a la rage. Il ferme sa voiture en n'oubliant pas sa feuille de boucher, pas question

qu'on vole ce précieux instrument. Il descend en contrebass de la rivière et entame ses dix bons kilomètres. La rivière chante et le cri des bêtes s'éloigne. La terre humide exhale des parfums d'humus, quelques plantes odorantes viennent chatouiller le nez de Rudy qui marche d'un bon pas. Ses chaussures s'enfoncent dans la terre grasse, ses pieds nagent bientôt dans une gadoue glaciale. Rudy n'en a cure, il commence à se reconnecter avec la nature. Il tient la main de son père qui lui fait la liste de toutes les essences qu'il rencontre. Quelques crapauds arrêtent de se manifester sur son passage mais reprennent leurs tintamarres quelques secondes plus tard. Ils peuvent avoir confiance, Rudy aime les animaux et c'est pour ça que le cri des bêtes vient se rappeler à lui. Comment peut-il agir ainsi ? Mais les bêtes, si elles ont conscience de leur fin prochaine, ne pensent pas à la fin de mois. Rudy ne peut pas faire autrement. Pour le moment, les bêtes se sont tuées, elles laissent Rudy écouter le chant de la rivière. Il s'arrête un instant, s'assoit sur une grosse pierre et regarde l'écoulement continu de cette belle eau claire qui brille sous un croissant de lune naissant.

Rudy pense à son père. Le si peu de présence qu'il lui donnait comme ces quelques balades en forêts et Rudy avait de l'énergie à revendre pour une semaine. Il pouvait supporter l'indifférence, les coups bas de sa mère.

– Comment as-tu osé me laisser tomber. Mon frère avait sa maman chérie, mais moi ! Tu y as pensé avant de te barrer ? Tu m’as laissé seul, Bon Dieu ! Tu m’as laissé aller à la dérive. Après ça, plus goût à rien. »

Rudy lance quelques cailloux dans l’eau, qui brisent sa mélancolie, qui le ramènent à la réalité. Le bruit des bêtes revient en sourdine mais pas assez pour perturber le chant du cours d’eau qui va l’emmener jusqu’au bas de la colline. Il en est encore loin. Au-dessus de lui, sur la route, passe de temps en temps une voiture. Quelques chiens, dans des arrières cours de maisons, aboient méchamment sur son passage. À un moment donné, Rudy s’arrête en faisant le moins de bruit possible, comme un chasseur. À quelques mètres de lui, une laie suivie de trois marcassins traverse la route, s’arrête, grogne quelques instants, pas tranquille, sentant une présence humaine. Rudy attend, il tient dans la main, sa feuille de boucher mais il n’a aucune intention de s’en servir. La bête et ses petits disparaissent bientôt dans le sous-bois. Rudy repart, enivré par ces odeurs animales. L’odeur de la peur.

La rivière traverse un sous-bois particulièrement feuillu. L’étroit sentier disparaît. Rudy simplement éclairé par le croissant de lune, marche de plus en plus difficilement, il s’égratigne le visage au passage de ronces tenaces. Il se sert de sa feuille de boucher comme un coupe-coupe. Il lance l’instrument

aveuglement, mais il avance, en sueur tout en grelottant. Ses pieds macèrent dans une boue glaciale. Rudy sort bientôt de cette luxuriance et aperçoit devant lui la colline qui commence à se profiler sous un ciel gris anthracite. Il remonte sur la route. Ses pieds font flip flop. D'un geste de la main, il essuie un filet de sang sur son visage. Avant de prendre la route en lacet qui mène au sommet de la colline, Rudy s'arrête et lève la tête.

La grande maison d'architecte, au toit de chaume, en pierres de granit, aux grandes baies vitrées apparaît, trônant sur la colline qui surplombe la rivière, paradis des truites. À cette heure, « le château » ressemble à un gros ours hibernant. La petite famille dort. La maison semble bouger aux rythmes des respirations de ses occupants. Rudy vient de marcher dix kilomètres. Il pense avoir mis un peu plus de deux heures, il en déduit qu'il doit être aux environs de six heures trente. Le frangin va bientôt se lever.

Au cours de sa montée, Rudy ne rencontre personne. Il entend le silence. Il entend sa respiration haletante et ça l'angoisse.

Une pièce vient de s'éclairer au rez-de-chaussée de la maison de son frère. Haletant, frigorifié, il tient toujours à la main sa feuille de boucher. Rudy monte les marches, entouré par des arbustes rares, des massifs de fleurs. Il passe par-derrière. Il pourrait frapper, se montrer, tapoter sur la large fenêtre en façade mais

non. Il faut dire que le hurlement des bêtes a repris. Il donne un coup sec sur la porte vitrée de l'arrière-cuisine à l'aide de sa feuille de boucher, passe une main à travers l'ouverture laissée par la vitre cassée, tourne la clé, traverse la pièce, arrive devant la cuisine et se retrouve devant son frère buvant son café, écoutant la matinale de RTL, un casque sur les oreilles pour ne pas réveiller la petite famille qui veut encore profiter de la chaleur des couettes en plumes de canard. Attendant le frangin, dans sa belle robe de chambre, ses chaussons avec une Ferrari imprimée, son verre de jus d'oranges bio pressées qu'il tient à la main et qu'il renverse sur sa belle tenue du matin tant il est sidéré de voir « Animal Killer ». Surpris, mais pas paniqué et tout de suite arrogant.

— Qu'est-ce tu viens foutre chez moi à cette heure. Comment t'es rentré et je t'en prie range ton instrument de torture. Tu t'es battu ou quoi ? T'as une sale tronche. Qu'est-ce que tu veux, une bagnole, du fric ?

Puis il voit les traces de boue sur les belles tommettes et il gueule de plus belle.

Il ne s'en est pas rendu compte mais Il a parlé très fort à cause de son casque qu'il a gardé sur la tête. Il a réveillé la petite famille. La belle sœur dans sa robe de nuit, avec un faux air de Monica Bellucci, se tient en bas de l'escalier, muette, effrayée. En haut de l'escalier sont apparues deux têtes de jolies petites filles, se tenant

l'une près de l'autre. D'une seule voix, un peu timide quand même, elles clament :

– Bonjour Tonton... Tu nous fais peur.

Tonton tient sa feuille de boucher, appendice naturel, un prolongement de sa main, juste un outil quotidien. Il regarde la petite famille vivant dans une si belle maison avec vue sur une vallée où ne s'aventure même pas une ligne à haute tension. Une petite famille qui mériterait un film, un film de famille tourné à l'ancienne, en super huit, qu'on regardera tous ensemble, projeté sur un petit écran blanc déployé pour la circonstance. Un film super huit, accompagné du bruit caractéristique du projecteur, mais aujourd'hui, le bruit de l'appareil a été remplacé par le cri des bêtes.

C'est devenu un film qui parle de sang, de haine, d'amour, non y a pas d'amour, de larmes, de violences, de prières destinées au Christ, à la Vierge, à Bouddha, de paix, non il a plus de paix, de supplications à genoux.

La feuille de boucher danse, fait des zigzags, siffle. C'est un sifflement de mort. Le film de famille montre aussi des regards d'enfants à vous déchirer le cœur, qui vous tétanise une vie durant. Un film qui parle de promesses.

– Si tu veux, je t'offre une Porsche à Noël.

Rudy ne veut pas de Porsche, il voulait juste la petite Clio quand sa voiture tombait en panne, juste pour se rendre au boulot mais le frangin préférait la prêter à ses

charmantes clientes qui passaient la porte de son bureau et fermaient derrière elles en minaudant.

La feuille de boucher tournoie, dessine des figures de plus en plus complexes. Un film qui fait entendre des cris, voir des poursuites dans le beau jardin, un film où tout le monde meurt à la fin.

Le cri des bêtes s'atténuent, elles ont eu leur vengeance. La vache qui pleure a beaucoup de chagrin, elle ne voulait pas ça, mais la foule des bêtes l'a emporté. Rudy prend à pleine main le sang qui coule du cadavre de son frère et se barbouille le visage, comme un chef indien sur le sentier de la guerre. Il tient toujours à la main sa feuille de boucher, rougie par les sangs mêlés de la petite famille. Il s'est assis sur le perron de la porte. Le ciel lui aussi est rouge, mais c'est juste pour prévenir que le soleil réchauffant va bientôt arriver. Les oiseaux, les chiens, les crapauds se sont tus pour respecter le repos éternel de la petite famille. Rudy essaie de se lever mais ses jambes se déroberent sous lui. Dans le matin glacial, Rudy crie.

— C'est pas moi, ce sont les bêtes !

L'écho lui répond puis la vie continue. Quelques fermes plus loin, un coq lance son majestueux cocorico. Rudy attend, frigorifié.

FIN

Gérard Grenier

Ancien cameraman et auteur de quelques courts métrages. Scénariste et auteur d'un premier roman: La Traversée de la Nationale. Prix du premier roman de la ville de Sete 2019.

O-li-vier

Laurence Germain

*Debout ! les damnés de la terre !
Debout ! les forçats de la faim !
La raison tonne en son cratère,
C'est l'éruption de la fin.
Du passé faisons table rase,
Foule esclave, debout ! debout !
Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout ! (1)*

Samedi. Balai, serpillière, eau de Javel, chaussures de sécurité au placard, Juju attend son heure entre les murs de sa chambre. Sur Facebook, des amis qu'elle n'a jamais vus l'ont sollicitée pour qu'elle participe à la manif. « Ras-la-fraise d'être exploités par les financiers de tout poil, ont-ils écrit. Ras-le-casque d'être mal payés, mal considérés, mal aimés ! Ras-le-gilet ! »

Sur le moment, Juju, emportée par une fièvre contestataire, s'est ralliée à eux. Et maintenant, les convictions ramollies, les fesses posées sur le jeté de lit au tissu bleu froncé, elle tire sur le joint. Comme il coûte cher, celui-là aussi ! La fumée voile sa figure d'une

brume opaque qui s'effiloche dans la pièce jusqu'à la fenêtre ouverte.

Volutes d'instant volés à l'absence, décrochées de la solitude. Fils décousus de son imagination, déconnectés de l'abjecte réalité. Sinusoïdes psychédéliques, arrachées au crachat des minutes électriques. Courbes visionnaires, coupées des heures de labeur. Lacets crapahutant jusqu'à la cime des idées, séparés des jours de vache maigre. Monts, vaux, vallées de saynètes roses, réconciliées avec la traîtrise sociale.

Le son de la télévision qui diffuse les images d'une révolte populaire est coupé. Son esprit gambade au gré des bruits de la rue, pots d'échappement pétaradants, moteur vrombissant, freins crissants. Talons claquant sur les pavés, pas traînant, godillots lourds au floc sourd. Sifflement retentissant de l'autre côté du trottoir, saluts échangés à la va-vite avant l'embauche, paroles libres, mots obligés.

Le trip plus vif que la grisaille des matins d'hiver, plus coloré que les jours chômés, plus vrai que les soirées esseulées à égrener le temps vide de sens et d'humanité, prend forme. Meublé des filets de voix qui filtrent des cloisons, des éclats de rire virils et tonitruants qui s'élèvent du couloir, des bribes de conversation au pied de l'ascenseur, son voyage s'ouvre sur un prénom martelé.

Le prénom provient de l'appartement d'à côté. Elle l'entend prononcer à plusieurs reprises dans un élan de désir. O-li-vier frappe son oreille séduite, comme un enchantement victorieux, ensorcellement éclos d'une terre pacifiée après l'émeute. Transportée dans un rêve de guitare, basse, batterie, trompettes, elle tombe à la renverse sur le lit. Voix écorchée, chant implorant, vocalises contralto. Fans conquis, public en liesse, applaudissements. Elle divague, s'emporte, s'amourache.

O-li-vier, c'est le nom du voisin qu'elle a aperçu au café, en bas de chez elle, hier soir. Vêtu d'un costume noir à rayures blanches, il était assis sur un tabouret au comptoir, la tête tournée vers elle. Elle a fui. Cachant sa surprise, elle a ravalé son émotion comme une boule incandescente au creux de l'estomac. L'a-t-elle mitraillé d'un regard froid ou colérique comme elle en a l'habitude pour ne pas laisser voir sa gêne et son sentiment d'infériorité ?

Elle se prend maintenant à répéter les syllabes de triomphe et de capitulation, rêvant d'une autre scène composée d'humilité et de tremblements. La chambre égayée par les sonorités du prénom ressemble à un auditorium à l'acoustique harmonieuse tranchant avec les mélopées qui peuplent ses ténèbres.

Soudain un cri de guerre puis des rugissements qui scandent les slogans « Le peuple réclame justice » ou « pas de quartier pour les nantis ! » et « tous pourris ! » la poussent à se lever. Elle se penche à la fenêtre. Une foule en colère, poing levé, s'amasse sur le cours, derrière des banderoles qui s'agitent furieusement. L'Internationale retentit, gronde, entonnée par des milliers de manifestants unis avant l'assaut.

Vibrante et frissonnante, Juju écoute, croit à la consécration prochaine des ouvriers, au renversement des classes et à la couleur rouge. Elle distingue au premier rang des visages fermés, prêts à la confrontation. Des silhouettes bariolées de jaune et de noir, des têtes encapuchonnées s'avancent vers les CRS en faction.

Réveillée, électrisée, fascinée, galvanisée, Juju sort de sa chambre, descend les marches deux par deux, déboule sur le cours, s'élançe à la rencontre de ses frères d'infortune qui la propulsent en tête du cortège. Sans souci du danger, deux grands gaillards la soulèvent et la portent sur leurs épaules bravaches, telle une Marianne de la République, chemise déchirée, poitrine dénudée. Ses cheveux flottent au vent, un sourire carnassier dévoile ses dents jaunâtres quand la cohorte s'arrête à quelques pas des CRS. Rumeur parcourue de hourras, sifflets, tambours. Remous furibond, espoir qui souffle des matins victorieux.

Les provocations fusent. Policiers insultés, menacés, resserrent l'étau. Une sommation, deux sommations, des tirs de grenades lacrymogène, la fumée qui étreint les opposants. Quintes de toux, mains portées à la gorge, gens à genou tentant de reprendre souffle. Maintenant sur ses pieds, elle se tient droite et fière devant les CRS qui lui commandent de reculer sans oser la bousculer.

Jamais elle n'abdiquera. Elle les défie de ses yeux mouillés de larmes, de ses seins libres et agités de tressautements. Puis c'est l'escalade. La riposte. Les insultes. Des hommes protégés par leur masque à oxygène, munis de gourdins, matraques, pavés, attaquent. Les flash-ball à l'œuvre crachent leurs balles en caoutchouc. Combats singuliers, individus traînés, frappés, menottés, éborgnés. Stridence des tirs parmi les hurlements. Plaquée à terre, elle se débat vainement contre un policier dont elle ne voit que les yeux au sang-froid. Les mains et les pieds ligotés au milieu des barricades, des voitures incendiées, d'un brasier de fumée noire, des vitrines fracassées, elle le regarde ôter son casque. Mais, oui, c'est lui ! Oh, qu'elle l'aime ! Passion, reddition, réconciliation. O-li-vier.

(1) L'Internationale

FIN

Laurence Germain

La révolution des morts-vivants

Medjo Essam

... Le silence s'accapara de nous. Il tambourinait et tambourinait à cor et à cri jusqu'aux catacombes de nos pensées. Hommes et anges, anges et dieux, dieux et astres n'attendaient que lui, lui, lui et son discours.

Le président s'approchât du microphone et déclara à brûle-pourpoint : « mes chers compatriotes, bonsoir ». Cette phrase liminaire, tout le monde l'avait déjà entendue. Cette petite phrase résumait presque tout le contenu de son long et très long discours. Mon arrière-grand-père préférait se souler toute la soirée quand il savait que le président de la république allait encore pondre le même « blablabla ». Faut dire que rester soixante ans au pouvoir ne faisait pas de lui l'homme le plus apprécié au monde.

Nous avons un peu marre de le voir et il le savait. Mais au lieu d'abandonner le pouvoir pour notre plus grand plaisir, il préférait imposer sa présence au vu et au su de tous. Soixante ans au pouvoir et bon à rien... Comment un homme peut régner aussi longtemps ? Dieu avait-il peur de lui ? Était-il vraiment un demi-dieu comme il le chantait tout le temps ? Nous avons

tellement de questions, de théories et d'hypothèses pour expliquer ce phénomène.

Soixante ans au pouvoir et toujours accro. Tellement accro qu'il a (peut-être) soudoyé la mort. Tellement accro qu'il a éliminé des opposants et leurs familles. Tellement accro qu'il a tué ses propres enfants, ses frères et sœurs, neveux et nièces, et toutes leurs descendances, afin de ne pas penser à la succession. Il avait orchestré des crimes extrêmement violents, scandaleusement abominables et ignobles. Tellement accro... tellement accro au pouvoir qu'il en est devenu ridicule.

Ah ! Ce président, ce président éternel !

Il poursuivit son discours avec la solennité qu'on lui reconnaissait. Il fit le bilan de l'année, le bilan des quatre cent vingt-huit ministères, le bilan de la décennie et de ses soixante ans de règne. Il pérora sur la construction du deuxième aéroport national, de la première autoroute et du douzième stade de football. Il nous interpella à saluer sa « lutte », sa « grande lutte » contre la corruption. Il expectora toute son éloquence en nous parlant encore de football, d'artisanat et d'hôtellerie comme étant les uniques secteurs qui contribueraient à réduire l'angoissant taux de chômage des jeunes. Il nous fit part de son désir de construire un peu plus de dispensaires dans l'étendue du territoire, et de son rêve, oui, son rêve de bâtir la première université du pays.

Ah ! Ce président, ce président éternel !

Toujours le même refrain, toujours le même verbiage, prolix et soporifique, toujours la même douche de faconde lassante. Peu de temps après avoir entendu son bilan et ses rêves, ses rêves de toujours, je décidai de reposer ma carcasse en ordonnant à mes petits-fils de me réveiller au moment où le climax débiterait.

Le climax ? Qu'est-ce que c'est ?

Mais, comment pouvez-vous me poser ce genre de questions ? Ah ! Excusez-moi mes enfants. J'avais oublié que vous êtes des étrangers. Bon, laissez-moi vous expliquer. Le climax, c'est le point culminant du discours du président. Son discours dure en moyenne quatre à six heures, mais, c'est seulement durant une vingtaine de minutes qu'il oublie son refrain habituel. Dans ce laps de temps, il en profite pour révéler ses futures décisions qui changeront l'atmosphère du pays. Parfois, ce sont des référendums à venir, des remaniements ministériels, une nouvelle modification de la constitution, de nouvelles lois... bref, c'est le moment le plus important de son discours. Toutefois, cette année, il sera le plus attendu et le plus suivi parce que selon des dires, le président pourrait y annoncer son absence, sa non-participation aux prochaines élections présidentielles.

Depuis que cette rumeur circulait, nous attendions ce discours et ce climax avec excitation.

« Grand-mère ! Grand-mère ! Réveille-toi ! Réveille-toi ! Le climax a commencé ! Réveille-toi ! Le climax a commencé ! Debout ! Debout ! »

Je bondis de mon lit et me dirigeai aussitôt au salon. Tout le village y était déjà. Il n'y avait même plus d'espace pour circuler. L'intérieur de ma case était bondé, et l'extérieur saturé. Les habitants des villages voisins, éloignés et inconnus avaient tous accourus pour écouter la « bonne nouvelle ». J'aurais bien voulu les expulser de chez moi mais aucun d'eux n'avait assez de moyen pour se payer un écran de télévision, et encore moins, une chaîne stéréo.

L'intégralité des jeunes du « bas pays » était sans emploi. Et que dire des plus âgés. Seul quelques individus de la classe moyenne (si on peut l'appeler ainsi), pouvait s'offrir de tels appareils. Le « haut pays » ou plutôt, les dirigeants et leurs familles, hommes et femmes et enfants aussi cupides qu'insensibles, un crachoir d'ordures humaines, se partageaient les trois quarts des richesses. Les « salaires » étaient si dérisoires, si humiliants, si insultants qu'ils n'encourageaient pas la population. Même les ouvriers agricoles qui contribuaient pourtant au développement économique du pays, ne bénéficiaient d'aucune garantie sociale. Ils étaient sous-payés au jour le jour, exposés

aux pesticides, et toute velléité syndicale était réprimée. Mais le peuple avait faim et l'aristocratie en était consciente. Elle savait que nous étions usés par la pauvreté, que nos villages étaient de véritables repaires de misère et que nous étions obligés, si nous voulions survivre, de travailler dans ses champs, dans ses usines, dans ses entreprises. Le « salaire » qu'elle nous accordait, c'était plus pour nous permettre d'avoir un bon rendement que pour payer des services, encore moins pour nous assurer le bien-être.

Les retraités comme moi, qui avaient travaillé durant le premier régime, qui n'était pas aussi un paradis, s'indignaient de la situation du pays. Et pourtant, nos terres étaient bien riches. Cobalt, or, diamant, pétrole, fer, bronze, uranium, lithium, caoutchouc, manganèse, gaz, étain, cuivre, coton... Nous étions si riches. Nous avions juste les mauvaises personnes aux bons postes.

Le climax avait déjà débuté quand je parvins à trouver un siège. Tout le monde était calme. Bizarre. Aucun sourire aux lèvres. Étrange. Aucune joie. Aucun commentaire. Aucune larme de joie. La crainte s'installait peu à peu en moi. Ce silence me tétanisait. Je voulais du changement dans mon pays. Je ne voulais plus voir les jeunes s'immoler, les vieux s'exiler. Je ne supportais plus ces informations sur des viols, des assassinats, des pillages, des noyades en mer de concitoyens désespérés. Mon pays allait mal. Il était

temps de remettre de l'ordre dans ce chaos. Il était temps que ce président s'en aille. Je me disposai donc à écouter ce climax tant attendu.

Soudain, je reçus la plus grande gifle de ma vie.

«... Accordez-moi vos suffrages

Car je porte depuis des âges

La fierté et le courage

De ce pays d'hommes sages.

Il vous serait bien dommage

D'aller me faire barrage

En votant pour mes pages

Qui sont tous dans mes cages.

Votez donc à mon avantage.

Votez tous à mon avantage.

Ce serait pour vous un choix sage.

Ce serait pour vous le choix sage.

Vous avez crié dans l'inconnu

L'oreille ouverte j'ai tout entendu

J'ai entendu et je suis venu

Je suis l'homme du peuple et de la rue.

Certains me traitent de corrompu

Et d'autres de despote absolu.

Corrompu absolu, absolu corrompu...

Depuis que vous m'avez élu

J'ai bataillé et combattu

Pour rendre ce pays méconnu

Un état grand et résolu

À dévoiler toutes ses vertus.
J'ai toujours été sincère
En vous aimant comme un père
Et mon épouse comme une mère.
Des opposants éphémères,
Des putschistes, des réfractaires
Ont voulu me mettre à terre
Et sont aujourd'hui sous terre.
Cette élection sera ma dernière
Et je compte sur vous mes chers
Pour laisser le passé derrière
Et regarder l'avenir fier,
L'avenir fier, l'avenir fier.
Je ne suis pas prêt à m'en aller.
Ce mandat je le veux dernier,
Et vous me le donnerez,
Car l'amour que vous portez
À ce pays est élevé.
Je sais que vous n'oserez
Jamais lui imposer
Une crise sans débouchés.
Chers fils et filles de cette cité,
Votez pour le candidat de la postérité.
Ce mandat que vous m'offrirez
M'aidera à m'améliorer... ».

Quand le discours fut terminé, le président, son épouse, et les quatre cent vingt-huit ministres, et les

huit cent cinquante-six adjoints ministériels, et les gouverneurs, et les députés, et les sénateurs, et les maires et leurs adjoints, sans oublier leurs familles et amis respectifs, quittèrent le pays dans leurs avions privés, en direction des quatre coins du globe, pour des séjours qui dureront cinq à huit mois. Toute la ploutocratie nous abandonna.

Dans ma case, aucune lèvre n'osait se délier.

Tout le monde était catastrophé. Pendant plus d'une heure, le silence régnât.

Puis, retentirent des « mince ! », des « encore ? », des « Seigneur ! », des « on va faire comment ? » et des « qu'est-ce qu'on a fait au bon dieu ? ». Ensuite, apparurent des larmes et des soupirs qui furent suivis par un rebondissant cri de colère, de rage, de furie d'une âme éventrée et totalement désabusée.

« Soixante ans de dictature et soixante ans de soumission. Soixante ans de domination et soixante ans d'indignation. Soixante ans au pouvoir et soixante ans sans pouvoir. Soixante ans de domination et soixante ans de résignation. Trop longtemps, nous sommes restés muets. Trop longtemps, nous avons feint l'ignorance. Trop c'est trop ! Y en a plus que marre ! Nous devons nous réveiller, nous réveiller maintenant. Nous devons faire entendre nos voix, nos douleurs, nos misères, nos souffrances. L'heure est venue de renverser ce gouvernement. »

Ces mots brisèrent le mutisme que nous nous étions imposés.

Nous pensions tous à vomir ces paroles un jour, mais le courage nous ignorait. Nous cherchâmes par conséquent, l'audacieuse voix qui arracha enfin ces mots en nous. Tout le monde regardait son voisin. Tout le monde se demandait si sa bouche avait involontairement parlé, lorsque se leva, brusquement, un garçonnet, en répétant les paroles proscrites.

En une poignée de secondes, ma case et ses alentours se vidèrent.

Aucun villageois ne voulait être vu avec ce « diabolin ». Ce dernier rentra sous les coups de son père craintif et les jurons de sa mère anxieuse. Chacun s'enferma aussitôt chez soi. Toutes les lampes tempêtes s'éteignirent. La lune se dissimula dans les épais nuages. Les étoiles s'évaporèrent. La nuit s'alourdit au-dessus de nous.

Le lendemain, la nouvelle de la mort de l'enfant et de ses parents se répandit avant même les premiers chants des coqs. Aucun villageois ne fut surpris de l'apprendre. Tout le monde savait à quoi s'attendre après de tels propos. Nous étions tristes. Nous étions muets. Nous étions déprimés.

D'après l'armée, la radio et la chaîne de télévision nationale, les membres de cette famille étaient des « terroristes surentraînés et suréquipés » qui

projetaient d'organiser des attentats dans l'étendue du territoire.

Leurs cadavres furent incinérés avant le crépuscule.

Le jour suivant, j'eus du mal à faire quoi que ce soit. Remords. J'avais des remords plein la gorge. Qu'étais-je donc devenue ? Où avais-je jeté mes valeurs, mes principes, mes convictions ? Qu'est-ce que j'avais fait de ce qu'on a fait de moi ? Résignée. J'étais résignée. J'étais résignée. Absolument résignée.

Jour après jour, j'acceptais de résider dans un pays en péril. Je m'accommodais à ce monde de ducs et d'insectes. Quel dommage pour moi ! Quel dommage pour cette nation ! Tous deux, nous acceptions de nous noyer sans nous battre, sans combattre. Nous étions résignées, tellement résignées. Et il fallait que cela change.

Quatre mois plus tard, le mouvement des morts-vivants était né. Il allait devenir quelque mois après, le plus grand espoir de notre belle nation.

Pour une fois dans ma vie, je luttais. Je luttais pour moi et pour ma patrie. J'avais créé un mouvement, le mouvement qu'il fallait créer depuis longtemps dans ce pays. Il n'était ni tribal ni religieux ni raciste ni phallocrate et encore moins anarchiste. C'était un mouvement apolitique et citoyen, créé par et pour le peuple.

Nous acceptions tout le monde, non, presque tout le monde.

Pour adhérer au mouvement des morts-vivants, il fallait être avant tout un mort-vivant.

Autrement dit, une personne résignée, absolument résignée, trompée par le gouvernement, trahie par les opposants, fatiguée de combattre, fatiguée d'être battue, morte en volonté, morte dans l'âme, morte mais vivante.

Tel un chef d'orchestre, je dirigeais le mouvement avec autorité et rigueur.

J'étais, pour les adhérents, le leader, non, le Messie qu'ils attendaient depuis des décennies.

Ils avaient tant rêvé de moi, tant prié le ciel pour qu'enfin je puisse sauver, délivrer le pays.

Au fil des mois, le mouvement grandissait. Des millions, des millions et des millions d'hommes et de femmes y avaient adhéré sans même connaître les projets de ce rassemblement citoyen. Tous étaient fiers d'abandonner une soi-disant confiance sur la tête d'un soi-disant élu auréolé dont ils ne savaient rien. Ils s'attendaient peut-être à ce que je fasse les mêmes actions que leurs élus d'autrefois, les mêmes erreurs, les mêmes trahisons, pour ensuite, vilipendé mon nom.

Pourtant, contrairement à ces élus, je n'avais pas comme ambition, l'accession au pouvoir. Non ! mon rêve n'était pas si futile. J'avais décidé de redonner à tous ces

morts-vivants, leur humanité perdue. Pour sauver le pays, guerre et sang ne serviraient à rien.

Non ! nous ne détruirons pas ce pays encore une fois.

Non ! nous ne laisserons pas cette fois, des nations étrangères, qui ne se préoccupent que de leurs intérêts géopolitiques, s'immiscer dans nos problèmes.

Non ! des élections aux résultats douteux ne nous satisferont pas une nouvelle fois.

Non ! nous ne remplirons pas les bars et les boites de nuit pour irriguer notre frustration une fois de plus.

Non ! nous ne nous laisserons pas corrompre par le gouvernement, pour abandonner la terre de nos aïeux, sous le joug de ces traîtres, de ces corrompus, de ces éternels incapables.

Non ! nous ne ferons aucune concession qui ne prendrait pas en compte nos exigences, nos plaintes, nos lamentations, nos avis.

Non ! nous ne trahirons pas, encore une fois, nos âmes. Nous en avons marre.

C'est pourquoi, pour redonner à tous les morts-vivants leur humanité, nous organisâmes une multitude de conférences et de débats dans le pays. Chacun y retrouvait ses convictions, ses principes, ses valeurs. Chacun y retrouvait l'amour du pays. Chacun proposait ses idées pour guérir la république.

Après tous ces rassemblements et ces réunions idéologiques pour sauver la nation, nous établîmes un « almanach » dans lequel était répertorié toutes nos propositions de lois, nos idées, bref, tout ce que nous voulions pour améliorer nos vies. Nous voulions des écoles, des universités, des hôpitaux, des professionnels qualifiés, du travail, du bon travail. Nous voulions enfin vivre et non survivre. Nous présentâmes toutes ces revendications aux représentants du gouvernement qui n'avaient pas pu s'en aller.

Nous les morts-vivants, n'avions plus besoin d'un autre pseudo-leader pour nous conduire vers la lumière. Nous avons besoin de nous. Nous étions le peuple. Et seul le peuple pouvait sauver ce pays en déliquescence. Car rêver seul d'un avenir meilleur ne reste qu'un rêve mais rêver ensemble devient la réalité.

Dans tous les médias du monde, on parlait du mouvement. Cette hypermédiation encourageait des morts-vivants réticents et dubitatifs à rejoindre notre combat. Toutefois, nous n'attirions pas que des sympathisants.

Chaque jour, pour ne pas dire chaque heure, nous avions droit à des intimidations, à des assassinats, à des décapitations publiques qui arrachèrent la vie d'un grand nombre d'entre nous. Personne n'était épargné. L'armée tuait jeunes et vieux avec la même férocité, le même plaisir sanglant et malsain. On coupait des

langues, des bras, des sexes ; on brûlait des vieillards, des femmes enceintes, des nouveau-nés ; on incendiait églises, marchés, dispensaires ; on créait une atmosphère de crainte et de chaos.

Cependant, même attristés, nous continuâmes à lutter pour la patrie, pour notre peuple, pour un avenir, un avenir meilleur. Bien que nous fûmes ravagés par la peine, nous domptâmes notre douleur, nous décidâmes de ne pas nous désister, de ne pas renoncer à notre quête. Chacun de nous avait déjà enterré plus d'une centaine de membres de son entourage. Qu'auront-ils dit de nous si nous abandonnions sans venger leur mort ? Hors de question ! Nous n'allions plus nous couvrir de honte et de lâcheté. Plus on nous abattait, plus notre courage grandissait. Rien ! plus rien ne pouvait nous arrêter.

Le mouvement devint très influent, entraînant par ricochet, le retour précipité du président, de son épouse, et des quatre cent vingt-huit ministres, et des huit cent cinquante-six adjoints ministériels, et des gouverneurs, et des députés, et des sénateurs, et des maires et leurs adjoints.

Tout le monde était enfin présent pour assister à la révolution des morts-vivants. Dès le retour du président et de sa clique, tout le pays s'immobilisa. Il était temps de leur faire comprendre que tout avait changé. Il était temps...de nous exprimer.

Le lendemain, tout le pays se figea. Villes silencieuses et cieux languissants. Soleil. Soleil morose et dévêtu. Lune pâle. Réverbères esseulés. Calme. Calme plat. Calme envahissant. Silence. Tout le pays retenait son souffle. Tous les morts-vivants se préparaient minutieusement à affronter la « démocratie ».

À l'aube, devant le palais présidentiel, des milliers et des milliers d'hommes et de femmes se rassemblèrent. Vêtus de noir, de noir mortuaire, couverts de cendres, de cendres funèbres, silencieux, silencieux comme des tombes, ils encerclèrent la résidence.

L'armée se mobilisa. Les médias se précipitèrent. Tous les morts-vivants retenaient leur souffle. Le silence s'accapara de nous. Il tambourinait et tambourinait à cor et à cri jusqu'aux catacombes de nos pensées. Hommes et anges, anges et dieux, dieux et astres n'attendaient que la fin, la fin, la fin...de notre silence.

Le président et son épouse apparurent sur le balcon du palais présidentiel. Derrière eux, on pouvait distinguer quelques personnalités de l'élite nationale, ou plutôt, quelques gros rats d'égouts purulents. Un haut membre de l'armée se présenta devant le couple présidentiel. Un conciliabule entre eux eut lieu durant un bon moment.

Le président réclama un micro. Le ciel s'illumina. Et de son luxueux balcon, il nous cracha un venimeux

« vous n'êtes qu'un feu de paille. Je ferai de vous des gueules cassées ». Toutes les élites s'esclaffèrent. Les soldats devant nous, pointèrent leurs armes sur nos corps faméliques. Aucun d'entre nous ne trembla. Nous étions prêts à mourir une nouvelle fois. Nous n'avions plus rien à perdre. Nous avons déjà assez bu la mort.

Tous les morts-vivants s'agenouillèrent. Tous les morts-vivants s'oignirent d'un liquide visqueux rougeâtre. Puis, nous nous couchâmes sur l'asphalte. Le soleil se dissimula dans les nuages épais. Quand il réapparut, des coups de fusils retentirent.

Une centaine d'hommes et de femmes et d'enfants périrent. Le bitume s'ensanglanta.

À la vue de cette tragédie, d'autres morts-vivants nous rejoignirent. Nous étions de plus en plus nombreux. On aurait dit que tout le pays était rassemblé au même endroit. Les soldats, submergés, dépassés, commencèrent à fuir le champ de bataille.

En quelques minutes, nous envahîmes le palais. Chaque escalier, chaque mur, chaque porte qu'on franchissait, renforçait notre courage, notre détermination.

Le président sanguinaire et son troupeau réussirent à s'enfermer à temps dans un bunker. Ils croyaient certainement qu'ils y seraient protégés de notre courroux. Quelle bande d'idiots ! Ils n'avaient pas

compris que ce jour-là, nous avons renoncé à notre raison.

Nous mîmes le feu au palais en prenant le soin de bien l'encercler. Dans cette fournaise ardente, nous jetâmes tout ce qui nous rappellerait ce régime. Les flammes avaient déjà brûlé une grande partie du palais lorsqu'ils se décidèrent à sortir de leur trou. Ils criaient, suppliaient et pleuraient. Tous, à l'exception de cet abject dictateur, demandaient notre pardon, notre pitié.

Tout à coup, ce dernier prit une allure solennelle, distinguée, majestueuse. Son regard arrogant nous poignardait de mépris. Il nous sourit puis attrapa son épouse par les cheveux. Il la traînait, la tirait avec violence vers les flammes. Elle se débattait. Elle criait. Elle l'implorait de l'épargner. Près des flammes, il n'hésita pas à l'y jeter après l'avoir étranglée. Il se retourna vers nous une dernière fois, toujours avec ce regard carnassier, rempli de malveillance. Il se laissa dévorer par les flammes, sans émettre un cri de douleur. On aurait dit que le feu ruisselait sur sa peau.

L'heure du changement avait enfin sonné. La révolution des morts-vivants débuta.

Et elle ne prendra fin qu'à l'éclat de notre victoire.

FIN

Medjo Essam